12.

DISSERTATION

N.° 435.

Sur les dangers de l'Incontinence pendant la gestation,

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 14 Germinal an 13,

PAR F.-M. CALLARD, natif du Mont-Saint-Vincent,

(Département de Saône et Loire.)

Docteur en Médecine, Membre de la Société de Médecine clinique et d'Instruction Médicale de Paris.

Quidquid præcipies, esto brevis ut citò dicta percipiant animi dociles, teneantque fideles : omne supervacuum pleno de pectore manat.

HOR. Art. Poét.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 406.

AN XIII. (1805.)

PRÉSIDENT,

M. DEYEUX.

EXAMINATEURS,

MM. DUBOIS.

LECLERC.

LEROY.

PELLETAN.

PERCY.

INFESSO VERITATIS INDAGATORI

DOMINO CHAUSSIER,

Clarissimoque physiologiæ Professori,

In almâ Medicinæ Scholâ

Apud Parisienses:

NEC NON

PATRI MEO,

amico optimo viroque probo,

Animi gratissimus,

DICAT, VOVET, CONSECRAT

CALLARD,

Natu maximus.

DISSERTATION

Sur les dangers de l'Incontinence pendant la gestation.

La médecine ne consiste pas seulement à connaître, combattre et guérir des maladies; il lui appartient encore, sous le nom d'hygiène, de les prévenir; d'améliorer, par de sages conseils, la condition de l'homme, ou semer le cours de sa vie des roses de la santé. Cette partie presque aussi ancienne que la première, est aussi précieuse et plus satisfaisante. Dans la pathologie, des accidents trop souvent dus aux caprices du malade, aux secours infidèles de la pharmacie, et plus encore à une constitution détériorée, sont attribués à l'impéritie, et les succès aux forces médicatrices de la nature. Dans l'hygiène, au contraire, des principes fondés sur la nature, aussi savamment combinés, que prudemment appliqués, donnent des résultats trop évidents pour que le médecin n'en ait pas toute la gloire.

Les médecins ne furent pas les seuls à opposer les grandes ressources de l'hygiène aux maux infinis de l'homme : des philosophes, des moralistes traitèrent ce sujet; les écrits des uns et des autres sont si pleins d'éloquence et de vérité, qu'il serait à desirer qu'ils n'eussent négligé aucune partie : au reste, l'auraient-ils fait, il serait encore nécessaire de rappeler de temps en temps, et de fixer l'attention de la société sur ce qu'il y a de plus essentiel à son bonheur : mais malheureusement il est des points sur lesquels on n'a pas assez insisté, tels que les dangers de l'incontinence pendant la

gestation ; incontinence qui, sans contredit, est le fléau le plus destructeur de l'espèce, comme nous le prouverons dans le cours de cette dissertation. Mais pour mettre ceux qui n'ont point étudié la nature et l'art, à portée de peser par eux-memes leur intérêt, je crois à propos de les amener par degré à la question, en leur donnant l'aperçu de notre opinion sur la génération des animaux ; opinion basée sur l'analogie de la réproduction des végétaux, et sur l'analyse anatomique des différents appareils sexuels des deux individus, surtout de l'espèce humaine. Nous indiquerons les phénomènes qui précèdent et suivent les premiers instants de la puberté ; mieux que tous les raisonnements, ils feront sentir l'importance que la nature a attachée à la perfection de ces organes essentiels. Arrivé, par l'enchaînement des faits, à la grossesse, nous citerons les lois protectrices de tous les peuples à ce sujet ; ce que ces mêmes lois ont regardé ou proscrit comme illicite pendant cet état qui est l'objet de notre question : nous l'étayerons de l'opinion des philosophes, des moralistes, des médecins, et de plusieurs observations recommandables par leur exactitude et leurs auteurs. Si nous ne parvenons pas à faire goûter les précieux avantages de la continence, nous convaincrons du moins de la nécessité de la modération.

La nature crée souvent ; sans cesse elle renouvelle, non pour nous dérober les vides affreux de l'inévitable destruction, mais pour suivre les lois de sa propre nécessité : ses efforts uniformément répartis sur les trois règnes, environnants continuellement l'homme d'objets nouveaux, durent lui donner le desir de connaître les divers modes de réproduction par lesquels tout se renouvelait autour de lui, et il n'y a pas à douter qu'il ne fut le premier sujet de son étude : mais long-temps il erra de conjectures en conjectures, et il n'était réservé qu'aux modernes, en étudiant la botanique, de saisir l'étroite analogie qui existe entre les organes d'une grande partie des végétaux et ceux des animaux ; d'en déduire l'identité de fonctions, et, par une vraisemblance si proche de la vérité, nous rendre raison de tous les phénomènes.

En effet, la plus grande partie des végétaux se reproduit par le moyen d'organes sexuels mâles et femelles, réunis sur le même individu, ou placés sur des individus séparés; mais nonobstant cette variété, le mécanisme de la réproduction est toujours le même; dans les deux cas, c'est toujours une poussière fécondante de l'organe mâle qui se répand sur l'organe femelle, avec une impression qui leur est propre sans doute : la seule différence est que, dans le premier cas, le pollen arrivé à son point de perfection réproductive, de maturité, pour ainsi dire, tombe, par cela même, sur l'organe femelle qui s'en trouve fécondé : dans le second cas, le pollen arrivé à ce même point, est confié aux vents qui le déposent dans la couche nuptiale. La nature, dont nous ne pouvons trop admirer la profonde sagesse, a, du moins peut-on le présumer, donné autant de propension au pollen pour se réunir au pistil, que d'attraction à ce dernier pour le pollen. Quant aux moyens de transports, ils sont palpables et les faits convaincants; car les années les plus fertiles sont celles où des vents modérés ont joué sur nos guérets pendant leur fleuraison.

Examinons maintenant la disposition des organes réproductifs des animaux, surtout ceux de l'espèce humaine, qui nous intéressent le plus. Les organes sexuels ne nous offrent rien de bien important, tant que les individus n'approchent point l'époque de la puberté; mais dès qu'ils l'atteignent, le travail lent qui les préparait dans le silence, dès-lors s'active, et donne à tout une nouvelle face.

L'appareil sexuel masculin peut aisément se circonscrire dans deux divisions particulières; savoir : les organes propres à l'élaboration du sperme, et les organes immédiats de l'union sexuelle. Les premiers sont les testicules, glandes composées d'un lacis presque inextricable de vaisseaux spermatiques unis par un tissu cellulaire où circulent des vaisseaux sanguins et lymphatiques : elles ont des canaux déférents qui conduisent la liqueur élaborée dans les vési-

cules séminales pour y être conservée, peut-être encore élaborée jusqu'au moment d'une union sexuelle.

Le pénis est l'organe immédiat de cette union; c'est un corps (*sui generis*) appelé caverneux, composé, à l'intérieur, d'innombrables vaisseaux capillaires; à sa partie inférieure et médiane, est comme adossé le canal de l'urètre, servant à l'émission de l'urine et à l'éjaculation du sperme.

L'appareil sexuel féminin offre trois divisions principales; savoir: l'organe préparateur du germe, celui de la gestation, et enfin les parties externes qui sont aussi essentielles.

Les organes propres au germe sont les deux ovaires que plusieurs auteurs anciens, et *Buffon* même au milieu du dernier siècle, séduits par les rapprochements d'une espèce de secrétion, ont comparés à des testicules; ce sont deux corps blanchâtres, de forme ovoïde, placés aux côtés externes, mais supérieurs, de l'utérus, que l'expérience démontre essentiels à la réproduction, pendant que leur parfaite analogie avec les ovaires des fleurs femelles des végétaux, en assure l'identité de fonctions, qui consistent à préparer ou former les germes, dont le développement n'attend que l'impulsion qui doit lui être communiquée par la matière prolifique de l'organe mâle........

Les trompes en sont les conduits excréteurs; elles sont placées sur les deux côtés de l'utérus, et elles ont deux extrémités, don. l'une étroite communique dans l'utérus, et l'autre, presque flottante dans l'abdomen, est terminée par un évasement frangé, qui, dans les vives atteintes du plaisir, s'applique étroitement sur l'ovaire, et se charge du matériel que la femme fournit dans la génération.

L'utérus est l'organe de la gestation; c'est dans la cavité de ce viscère que se développe le plus souvent le produit de la conception : il est de nature musculeuse, situé dans la région pelviène, entre la vessie et le rectum; il approche d'un ovoïde, dont la partie la plus forte, placée supérieurement, est appelée *son fond*; sa partie la plus petite, tournée en bas, alongée en forme

de cou, surmontée d'un petit renflement, est appelée *son orifice*.... Les parties extérieures, que quelques auteurs appellent *de préparation*, sont le clitoris et le vagin. L'usage le plus ordinaire de ce dernier est de servir de communication avec l'organe interne et propre de la gestation. Le clitoris, dont les dimensions démesurées ont quelquefois fait croire à l'hermaphrodisme, ne semble, et n'est réellement qu'un organe de plaisir : mais le plaisir lui-même n'entre-t-il pas comme élément dans l'acte réproductif, puisqu'il est le stimulant nécessaire aux deux sexes, mais plus sensible chez l'homme, dont se sert la nature pour monter les organes au ton essentiel à leur action? Il fait affluer dans les nombreux capillaires du corps caverneux, le sang qui, retenu par un resserrement spasmodique, en augmente tellement le volume, qu'il produit le phénomène de l'érection. Si le stimulant persiste, l'orgasme se communique aux parois contractiles des vésicules séminales, qui chassent le sperme, pourvu, dans cette effervescence générale, d'un degré étonnant de vitalité; il jaillit, et ses divisions les plus ténues (l'*aura seminalis* des modernes) suffisent pour l'imprégnation.

Ici est le seul point conjectural de la génération; il le sera tant que la vérité ne lui aura pas imprimé son caractère. Mais quelle révolution pourra jamais faire dans l'art l'échange d'une probabilité contre une certitude?

L'utérus donc s'approprie la partie la plus ténue du sperme qui peut lui parvenir; elle lui suffit pour donner la vie, et toutes les autres modifications nécessaires au germe que les trémoussements du plaisir ont détaché de l'ovaire, et confié aux trompes pour le rendre dans l'intérieur de l'utérus, où il se développe le plus souvent, comme nous l'avons déja dit.

C'est dans le passage de l'enfance, à l'âge adulte, que la nature tire du sommeil, pour ainsi dire, les différents organes qui jouent les principaux rôles dans la réproduction. Cette fonction commence, pour les filles, à 15 ans, dure pendant 30, finit à 45; pour les garçons, à 18 ans, dure 40 à 42 ans, et finit à 60. Après ces époques, elle

cesse pour les uns et les autres, sauf cependant de légères variétés dépendantes des tempéraments, des climats, et du genre de vie.

Cette aptitude à se reproduire se manifeste chez le jeune homme par une taille plus élevée, un corps plus épais, presque carré; ses muscles sont plus denses, par rapport aux contractions réitérées: dessinés avec saillie, ils donnent à ses membres une expression de force; la teinte de son visage qui se rembrunit, la barbe qui commence à poindre, rendent ses traits plus énergiques; ils annoncent plus de majesté que de grâces; sa voix est devenue plus grave et plus forte, sa démarche est fière et assurée, ses déterminations sont promptes, ses résolutions fermes : la timidité de l'enfance a fait place au courage; il brave les périls et les frimats.

> .... *Tandem custode remoto,*
> *Gaudet equis, canibusque et aprici gramine campi;*
> *Cereus in vitium flecti, monitoribus asper,*
> *Utilium tardus provisor, prodigus æris,*
> *Sublimis, cupidusque et amata relinquere pernix.*
>
> HOR. art. poet. etc.

La jeune fille qui a atteint la puberté, a aussi ses phénomènes propres, sans beaucoup s'éloigner de la constitution délicate du premier âge : sa taille reste médiocre; toutes les parties de son corps plus grèles offrent moins de fermeté que de souplesse; les traits de sa physionomie ont plus de douceur que d'énergie et de caractère; l'ensemble de la face est un tout plus lié, arrondi, et mieux coupé; les yeux, auparavant muets, ont acquis de l'éclat et de l'expression; un cou d'albâtre, une poitrine avec des proportions séduisantes, des bras aux contours fins, déliés et moelleux; des mains blanches, petites, douces et potelées; tout ce que les grâces et la jeunesse ont d'enchanteur, brille dans sa personne. Alors se régularise, par excès de congestion, un nouveau mode d'excrétion, qui l'avertit de sa nouvelle destination : elle s'inquiète, s'agite, par fois devient rêveuse, sans pouvoir s'en rendre compte;

sa poupée n'est plus l'objet de sa coquetterie : cet objet est elle-même ; elle ne s'occupe plus que d'elle, elle veut se faire remarquer, elle veut plaire : son maintien devient composé, sa conversation est l'expression de la sensibilité, sa voix est douce, pénétrante, et décèle l'état de son ame.

Le jeune homme est surpris de l'intérêt qu'il lui porte. Bientôt ce n'est plus de l'intérêt, c'est un besoin, un besoin déja impérieux ; un instant d'absence le rend difficile et morose ; à son aspect, il devient gai, mais respectueux : elle ne paraît pas s'en apercevoir, quoique rien ne lui en échappe. Par ce manège innocent et naturel, elle irrite, elle exalte la passion du jeune homme ; il n'y a plus de repos pour lui : l'imagination vient embellir l'objet de sa flamme, lui donne des qualités qu'il n'a pas, exagère celles qu'il a ; leurs cœurs s'entendent enfin. Elle s'est rendue la dernière ; mais elle n'en sera que plus vive, plus tendre, comme pour le dédommager de ses avances. C'est à ce moment que les lois de la société, d'accord avec celles de la nature, leur ouvrent la barrière, et qu'ils s'élancent avec ivresse dans la carrière du bonheur.

Plus discret que le dieu souverain de Lemnos, étendons le voile impénétrable du mystère sur notre couple fortuné, et gardons-nous bien de troubler ses tendres ébats ; c'est au Temps seul qu'il est permis d'en interrompre le cours : avare distributeur du plaisir, son irréconciliable ennemi, il sonne déja l'heure du lever : déja l'époux, d'un air triomphant, s'élance de la couche nuptiale, laissant sa timide, mais satisfaite épouse, entre les bras de sa nourrice, qui s'étonne de ne pouvoir embrasser son cou du collier dont elle l'avait paré la veille (1). Mais qu'importe ce faible ornement, son triomphe n'en est pas moins assuré. Sa beauté hier ne parlait qu'aux yeux, aujourd'hui les yeux, le cœur, l'ame, tout est attendri, tout en elle intéresse ; un charme secret, indicible

(1) *Non illam nutrix oriente luce revisens*
Hesterno collum poterit circumdare filo.

répand sur elle l'expression du sentiment ; l'on pourrait croire qu'il est son seul élément... *Parny,* ce poète aimable, dit, à l'occasion de ce joli lendemain :

Une touchante rêverie
Remplace enfin cet enjouement,
Cette piquante étourderie
Qui désespérait ton amant ;
Et ton ame plus attendrie
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux sentiment
D'une tendre mélancolie.

Quel ressort invisible, quel agent puissant modifie donc ainsi votre être? Vive hier jusqu'à l'étourderie, en cédant aux tumultueux desirs de votre cœur, vous paraissiez plutôt commander à celui de votre amant : aujourd'hui, rêveuse, analyseriez-vous les sensations que vous avez éprouvées? En considérant votre vainqueur avec tendresse et sollicitude, sentiriez-vous déja le besoin de son affection et de sa protection?

Ah! n'en doutons pas, c'est l'empreinte secrète et touchante de la nature, c'est bien là sa marche. Mais rassurez-vous, jeune épouse ; considérez avec plus d'orgueil vos nouveaux droits : votre sein recèle le gage de l'amour de votre époux, son image, l'héritier de son nom, de sa fortune : la société, la patrie attendent de vous des citoyens vertueux autant que robustes, des défenseurs de leurs droits, des soutiens de leur gloire; leur affection, leur protection vous environnent de toutes parts : sous cette double garantie, quelle sollicitude pourrait désormais vous empêcher de couler les jours de votre grossesse au sein de la joie et de l'espérance!

Quelle position! Peut-il en exister une plus précieuse dans l'ordre naturel? Toutes les idées philantropiques se réveillent chez l'homme sensible, et viennent s'y attacher...... On aime surtout à admirer les peuples policés de l'antiquité qui sentaient, dans l'état d'une femme

enceinte, quelque chose de si respectable, qu'ils l'avaient honoré, comme de concert, des privilèges les plus éminents.

Les Athéniens épargnaient le sang d'un meurtrier qui avait trouvé un asile chez elles.... Les anciens rois de Perse faisaient présent à chaque femme enceinte de deux pièces d'or, appelées dariques, environ cent livres de notre monnaie.

Les Juifs, observateurs scrupuleux de la loi de Moïse, leur permettaient l'usage de certaines viandes défendues, que des caprices d'estomac, si fréquents dans leur état, leur faisaient desirer.

A Rome, les femmes enceintes n'étaient point obligées, comme les autres individus, de se ranger au passage des magistrats.

En Egypte, une femme condamnée à mort ne subissait la peine que lorsqu'elle était relevée de couches. C'est ce qui se pratique encore chez tous les peuples policés.

En Grèce, le tribunal de l'Aréopage fit différer le supplice d'une empoisonneuse, pour ne point envelopper dans la punition d'une mère coupable le meurtre d'un enfant innocent.

Les lois romaines ne permettaient pas même de présenter une femme enceinte à la question, dans la seule vue de l'intimider. En France, on avait étendu cette exception à toutes les circonstances et toutes les époques de la grossesse.

Chez les anciens Germains, on ne pouvait pas infliger aux femmes grosses une peine capitale.

Dès les premiers temps de l'établissement de la chevalerie, un de ses principaux devoirs fut toujours de protéger les femmes enceintes contre les rapines et tous autres actes de violence.

Dans le code militaire des Provinces-Unies, on trouve les injonctions les plus sévères, non-seulement de ne leur faire aucun mal, mais même de les défendre en toute occasion.

On évitait chez les anciens d'exposer aux yeux d'une femme enceinte tout ce qui pouvait être pour elle un objet de terreur; et on n'omettait rien pour la porter à modérer ses desirs, et à ré-

primer ses passions, tant on appréhendait que ces diverses commotions ne préjudiciassent à son état.

Chez les Orientaux, les lois de l'état et celles de la religion prescrivent également le respect envers elles. Celle des peuples modernes, loin de déroger à ces statuts protecteurs, les ont améliorés, pas autant cependant que l'avancement de la civilisation l'aurait permis. Mais cette unanimité des peuples anciens et modernes, en prouvant irrésistiblement l'importance de la grossesse, nous fait assez sentir que cette morale a son principe dans l'obligation où est la femme d'amener à la vie un être bien organisé au moral, comme au physique; obligation qui lui est imposée tout-à-la-fois par la nature, la société, l'intérêt de sa propre conservation, celui de l'être qui lui est confié; obligation, enfin, de laquelle la nature emprunte une partie de son existence, comme la société tout son lustre; car telle est l'harmonie essentielle entre tout ce qui est principe: par cela même, cette obligation est si rigoureuse, que si la femme ne la remplit pas toujours, il faut croire qu'elle est alors subjuguée par les circonstances dont nous l'environnons, ou que, sans défiance, elle n'a point été assez mise en garde contre les dangers de l'incontinence pendant la gestation.

Pourrait-on donc faire aux auteurs qui ont effleuré ce point, le reproche d'avoir craint que leurs principes ne vinssent échouer contre des attraits puissants, et détruire d'une main l'édifice qu'ils élevaient de l'autre? Rétorquer n'est pas répondre directement, j'en conviens: mais le ridicule est si palpable, que l'on peut se demander où est le mérite de faire le bien, quand il est si facile à faire.

Ont-ils voulu se ménager des jouissances que je regarde comme illicites, au détriment de la société et de la vérité? Comment le croire, quand, pour elle, Socrate boit la ciguë; quand on voit le citoyen de Genève se dévouer à la persécution et à la mort plutôt que de se départir d'un principe?... A-t-on cru que les femmes étaient incapables d'entendre la vérité? Ce serait de sang-froid humilier un sexe trop calomnié, jamais assez apprécié, dont toutes les vertus

lui sont propres, et dont tous les vices peuvent être imputés à l'homme. Ce sexe ne demande pas mieux que d'être éclairé sur ses intérêts. A qui peuvent-ils être plus chers qu'à celui qui suit la carrière médicale? Je sais que ce sujet n'est pas aisé, par rapport aux préventions qu'il faut vaincre, aux habitudes qu'il faut déraciner, et enfin que l'on ne peut l'asseoir que sur un petit nombre d'observations : cependant ceux qui aiment la vérité, la recherchent de bonne foi; et ceux à qui il ne faut pas précisément des preuves mathématiques, partageront aisément ma conviction.

Après avoir succinctement analysé les organes sexuels de l'un et l'autre individu de l'espèce humaine, il est aisé, même aux personnes étrangères à l'art, de se faire une idée exacte de leurs rapports : mais ce qui est plus difficile, c'est de faire sentir tout ce que doit souffrir de la lutte du coït un être délicat, frêle, renfermé dans un organe irrité, auquel il est faiblement attaché; car soit que la grossesse soit commençante ou avancée, que l'utérus soit dans le bassin, ou sous l'épigastre, l'abdomen de la femme étant fortement comprimé, ne permettra pas, dans le premier cas, au viscère de se soustraire à l'agent inférieur qui le portera souvent avec une violence convulsive, vers la partie supérieure. Dans le second cas, où l'utérus aura pris du développement, il ne pourra se soustraire à la pression exercée sur l'abdomen, en se retranchant dans le bassin. Ajoutons à cela le travail qui se fait dans l'utérus, qui en exalte la sensibilité, et le désordre que produit dans toute l'économie l'extase de la volupté : d'après cela, comment concevoir, dit *Mahon*....

« Que le fœtus qui, dans les premiers mois de la grossesse, n'est encore qu'un composé de filaments sans solidité et peu adhérents entr'eux, ne soit pas la victime des secousses qu'il éprouve dans ces moments d'amour et de plaisir, et ne soit pas chassé du sein qui devait lui servir d'asile avant sa parfaite maturité. Les vaisseaux de la matrice d'une femme enceinte se développent et se dilatent de plus en plus; le sang y aborde avec facilité; ils ont moins de

ressort et plus d'irritabilité. On sent aisément pourquoi l'acte de la copulation doit augmenter cet afflux, ainsi que la chaleur naturelle. Alors, le sang, déja dense par lui-même, acquiert un nouveau degré d'épaississement et de disposition inflammatoire ; les vaisseaux grippés s'obstruent ou se brisent; les humeurs desséchées deviennent stagnantes; on voit les femmes concevoir de faux germes, ou devenir sujettes à des hydatides, à des flux de sang, à des écoulements purulents, à l'inflammation et aux squirrhes de l'utérus, aux avortements fréquents, et quelquefois même elles sont victimes de ces différentes maladies, avant d'être parvenues à l'époque de l'accouchement. Les faits de ce genre sont si précis et si caractérisés, qu'ils doivent exclure jusqu'au moindre doute ».

Ce tableau fidèle et affreux des maux de la plus intéressante moitié du genre humain, pourrait-il ne pas être offert à ses réflexions, et mériter toute son attention ?

Le naïf *Montaigne*, qui vivait au milieu du quinzième siècle, et dont la morale a été et est encore très-estimée, dit dans un de ses essais :

« C'est une religieuse liaison et dévote que le mariage : voilà pourquoi le plaisir qu'on en tire ce doit être un plaisir retenu, sérieux et mêlé à quelque sévérité : ce doit être une volupté aucunement prudente et conscientieuse ; et parce que sa principale fin c'est la génération, il y en a qui mettent en doute si lorsque nous sommes sans espérance de ce fruit, comme quand elles sont hors d'âge ou enceintes, il est permis d'en rechercher l'embrassement. »

Cette morale simple faisait dans ces heureux siècles le bonheur de nos bons ayeux; elle contribua certainement à entretenir parmi eux la force, le courage et la bonne intelligence : on ne dégénéra que lorsqu'on commença à la traiter de petitesse, et de plaisanter sur les trop décents plaisirs du Chancelier de l'Hôpital, qui ne remplissait le devoir conjugal que pour donner à Dieu un serviteur de plus. Aussi, qu'est-il résulté de là? Des êtres nerveux, in-

quiets, irritables, qui se sont passionnés tour à tour pour mille folies, et ont fini par allumer un volcan civil dont ils ont été pour la plupart victimes : heureux si ce terrible bouleversement, après avoir détruit ou modifié tous les principes qui l'ont fomenté, nous permet de revenir à nos anciennes mœurs, les seules capables de produire des hommes forts et robustes, et de rendre un gouvernement stable et puissant!

Mahon, dont nous empruntons encore les idées suivantes, dit que « toutes les nations de la terre ont regardé et regardent encore comme une obligation de s'abstenir des plaisirs de l'amour avec une femme enceinte; aussi les anciens dispensaient-ils les femmes grosses de rendre à leur époux le devoir conjugal. La loi de Mahomet abomine la conjonction avec les femmes enceintes : les Américains n'approchaient plus leurs épouses dès qu'elles étaient grosses. Les peuplades noires de la zône torride ont en horreur l'acte conjugal en pareil cas; quelques unes de ces hordes les séquestrent, et n'osent plus les toucher pendant cet état. »

La continence pendant la gestation, chez des peuples peu éloignés de l'état de nature, tels que les Américains du temps de Colomb, et les hordes noires de la zône torride; cette continence, que l'on trouve généralement observée par tout ce que nous appelons la classe animale, proprement dite, tant par les animaux qui jouissent de la liberté, que par ceux qui se sont attachés à l'homme, ou qu'il a pliés à son usage; tout n'induit-il pas à penser qu'elle a été primitivement une loi générale de la nature, dont l'homme seul s'écarta par l'état de société; car si la réunion d'un grand nombre d'individus doubla leurs besoins, elle tripla aussi leurs ressources : l'aisance alors fit qu'on se dirigea vers les jouissances superflues; celles du palais devinrent pour l'homme l'objet de son rafinement; et en le flattant, il porta le feu des passions dans les autres organes : les femmes suivirent leur penchant naturel, et le goût de la coquetterie domina; la conversation changea de ton comme elle avait changé d'objet, et, pour se mettre à l'unisson, elle devint piquante; la

raison, trop faible, abandonna l'homme à de nouvelles modifications contre lesquelles n'eurent point à lutter les animaux guidés par le seul instinct, dont le métaphysicien les a si généreusement gratifiés.

C'est sans doute en partant de ce principe naturel, qu'un Père de l'Église dit que les époux devraient du moins avoir la même retenue que les animaux privés de raison.

Platon, philosophe payen, dit, dès la plus haute antiquité, que le commerce avec une femme enceinte est un vrai homicide.

Paul Zacchias, médecin d'Innocent X, et justement célèbre, dit, dans ses *Questions médico-légales*, qu'il faut dissuader les femmes enceintes du coït, soit qu'elles soient bien ou faiblement constituées, et qu'ainsi elles sont en droit de se refuser à l'acte conjugal.

Zimmermann, au 3.e vol. de son Tr. de l'expér., p. 183, dit que nombre de femmes se font un jeu de leur incontinence, parce qu'en général elles en sont moins incommodées que les hommes. Il en est cependant à qui ces abus deviennent très-préjudiciables en certaines circonstances. (la grossesse sans doute) Les fausses couches, si fréquentes chez nous, n'ont ordinairement pas d'autres causes, en accordant même qu'une première fausse couche ne vienne pas de là; car il est impossible de prévenir les fausses couches subséquentes, si la femme ne s'abstient pas des plaisirs de l'amour lorsqu'elle est grosse. Dans l'article suivant, il ajoute que les dispositions aux fausses couches, aux moles, aux pertes sanguines, cessent par la continence.

A ces autorités, tirées d'écrivains célèbres, joignons l'observation, sans laquelle nulle preuve n'est valide, surtout aujourd'hui qu'elle se multiplie dans toutes les autres parties de la médecine, et promet d'en faire une des plus riches propriétés de l'homme.

« Je fus appelé, dit *Zimmermann*, chez une jeune et jolie femme, dont le mari était beaucoup plus âgé; elle était au septième mois de sa grossesse, et se plaignait de spasmes insupportables aux intestins. Elle avait eu les mêmes accidents lors de sa première gros-

sesse, et l'enfant était mort peu après sa naissance; elle redevint donc grosse, et très-promptement; elle sentit les mêmes douleurs; elle accoucha, et l'enfant mourut aussi. Or, les mêmes douleurs lui étaient revenues dans la grossesse dont il s'agit; elle n'avait que le ventre affecté de ces douleurs, et s'inquiétait beaucoup pour la vie de l'enfant qu'elle attendait, parce qu'elle ne le sentait remuer que faiblement. Je lui fis prendre quelques médicaments, qui calmèrent les douleurs, et firent remuer l'enfant davantage. Les douleurs revinrent avec une force extrême pendant une nuit; elle se plaignait beaucoup, et me dit qu'il n'y avait pas moyen que je la pusse guérir, parce que je ne connaissais pas son mal. Je vais donc le connaître, lui dis-je, s'il est possible. Répondez moi; elle rougit: je la questionnai; enfin, elle m'avoua que les instances de son mari, ou le peu de ménagement qu'il avait pour elle toutes les nuits, était la cause de cette colique; que ses embrassements étaient toujours suivis chez elle de ces vives douleurs; que tel avait été son sort dans toutes ses grossesses, quoiqu'elle en eût été moins affectée par le passé. Je médicamentai le mari pour guérir l'épouse, et fis cesser son appétit, sous prétexte de lui donner quelque chose à prendre pour quelqu'incommodité. L'épouse ne ressentit plus ses coliques, et mit au monde un enfant bien fait et bien portant. Je puis dire qu'il n'y a qu'une Julie, une Messaline, une Cléopâtre qui puissent se livrer à ces excès d'incontinence.»

« Un médecin (que *Mahon* ne nomme pas) consulté par une femme qui avait déja avorté cinq fois, malgré toutes les précautions que l'art avait pu suggérer, donna le conseil de s'abstenir de l'acte conjugal, dès le moment qu'une nouvelle grossesse serait confirmée, jusqu'à l'accouchement inclusivement. Le mari, quoique d'un tempérament fougueux, se soumit à cette loi, et devint le père de trois enfants. »

Un de mes amis qui, comme moi, a commencé ses cours académiques par où il aurait dû les terminer, par une alliance, m'a assuré que dans la première grossesse de son épouse, il n'avait rien

moins fallu que l'attachement, la tendresse qu'il lui portait, et la vue des douleurs qu'elle supportait, pour réprimer la violence de ses desirs; que la continence seule les fit cesser, ainsi qu'une perte légère qui durait depuis les commencements de l'imprégnation.

En parcourant le second volume des *Œuvres de Mauriceau*, on trouve un grand nombre d'observations sur des avortements, des accouchements déterminés par des pertes considérables, ou bien lentes et alors opiniâtres, et il attribue plusieurs de ces pertes aux décollements du placenta. Il en est d'autres auxquelles il n'ose assigner de causes effectives, et il se contente de rapporter le manuel des uns et des autres. On peut fort bien, et je crois même que c'est se rendre à l'évidence, regarder ces décollements eux-mêmes comme des effets produits quelquefois par une congestion sanguine sur l'utérus, qui, par plénitude, est forcé au dégorgement, mais plus souvent par l'irritation qu'y fomente le coït trop répété.

Je place ici une dernière observation qui m'est particulière, et qui est aussi piquante par son à propos, que par sa singularité.

Le dernier logement que j'ai occupé à Cologne sur le Rhin, en l'an 3, époque à laquelle j'étais attaché à l'hôpital militaire de cette ville, fut chez M. G.*** épicier, âgé [redacted] de quarante ans, petit et très-robuste. Son épouse avait à peu près trente-trois ans, bien constituée, et d'un tempérament bilioso-sanguin. Elle avait déja essayé par trois fois de devenir mère; mais à trois mois, trois mois et demi, il lui survenait quelques douleurs : une perte lente qui existait dès le commencement de la grossesse, prenait, malgré tous les efforts de l'art, de l'intensité et se terminait par une fausse couche. L'espoir du mari, déçu trois fois, menaçait d'altérer la bonne intelligence du ménage, lorsqu'une quatrième grossesse eut lieu: la perte ordinaire fit craindre une issue pareille aux précédentes. On appela M. *Meurer*, jeune médecin de cette ville, et très-érudit; il enjoignit aux époux d'observer la continence jusqu'au terme

de l'accouchement. Attaché, au défaut de médecin français, à notre hospice, il me confia le secret de la famille, dont j'étais le commensal; je l'aurais gardé, si le mari qui parlait assez bien latin, ne m'eût un jour mis au fait de ses chagrins, dont la plus sérieuse cause était les sollicitations de son épouse pour lui faire enfreindre l'ordonnance médicale; et, à cette occasion, il me disait : *(uxor mea voluptatum amantissima magis quàm in alio tempore)*. Cette révélation m'enhardit à joindre mes conseils à ceux du docteur; ils furent entendus et même suivis; la perte cessa, et les douleurs ne se firent point sentir. J'entendais cependant par fois la femme gronder son mari quand il rentrait quelques minutes plus tard que de coutume; mais la bienveillance mutuelle qui succédait bientôt, ne m'en fit jamais craindre les suites. Mme *** franchit donc sans accident l'époque ordinaire à ses fausses couches; dès-lors on proposa d'aller partager sa joie avec quelques parents peu éloignés de là. Le mari qui ne pouvait quitter son commerce, me pria d'accompagner son épouse. Pendant le voyage, je m'occupai à en tromper l'ennui par la conversation; je la fis tomber sur sa position, et j'allai jusqu'à lui dire, que si elle avait éprouvé par trois fois les peines de la maternité, sans en avoir pu apprécier les douceurs, elle ne devait accuser qu'elle seule; qu'elle aurait dû un peu plus modérer ses desirs, et laisser plus de repos à son mari. Elle vit bien que j'étais instruit; alors, avec cette bonne-foi vraiment germanique, elle m'assura n'éprouver plus de desir, dès qu'une fois elle était grosse, mais, en revanche, une tendresse excessive, dont elle ne pouvait se rendre compte; que cet excès même de tendresse lui faisait craindre que son mari ne portât ailleurs le tribut de ses forces, et qu'elle préférait quelques douleurs à une infidélité qu'elle ne pourrait pardonner. Cet aveu me ferma la bouche, et je me donnais de garde de ramener la conversation sur un sujet si délicat. Mais cet aveu me suggéra une infinité de réflexions; je me disais intérieurement : ne pourrait-on pas saper l'opinion de ceux qui pensent que le sexe est, dans ce cas, plus voluptueux, et séduit

par une naïveté peu commune, je posais le principe suivant. (*ab uno disce omnes; Ænéid. de Virg.*, liv. 2). Bref, de retour à Cologne, j'engageai le mari à ne sortir que le plus rarement possible : dès-lors il ne se prêta qu'aux affaires les plus indispensables; la femme, plus assurée de son mari, prit une physionomie gaie, ouverte, que je ne vis troubler qu'à l'époque où elle accoucha, à terme, d'un mâle bien conformé et bien portant. Il croissait à vue-d'œil lorsque je quittai cette respectable famille, et je ne doute pas qu'il ne se soit parfaitement élevé.

Après avoir fait sentir tous les dangers de l'incontinence, soit par les rapports anatomiques, soit par la conduite de quelques peuples qui ont proscrit le commerce des femmes pendant la gestation, soit par l'opinion des philosophes, des moralistes, des médecins sur ce sujet, soit surtout par des observations exactes du fait, nous nous permettrons de terminer cette discussion par quelques considérations plus persuasives, parce qu'elles sont plus directes.

L'utérus chargé du produit de la conception, devient un centre d'activité et de vie : or, si des forces qui doivent toujours se concentrer, se portent à la circonférence; si cet organe, (non que je veuille en faire un objet de mécanique, ou un être de raison); si cet organe, dis-je, est distrait de son travail; si le trouble des passions et des jouissances en change ou altère les fonctions, la vie du fœtus, à n'en pas douter, perdra de son énergie; son développement s'arrêtera ou languira : s'il s'arrête, le fœtus sera expulsé de l'utérus avant sa maturité, et les femmes auront de ces fausses couches, qu'une triste expérience leur rend si redoutables, et à juste titre, car, d'après M. le professeur *Leroy*, le chorion qui appartient à l'utérus, dans les premiers temps de la grossesse, et ne devient propre à l'enfant qu'autant qu'il approche le terme de l'accouchement naturel, nous donne bien l'idée du travail de l'utérus, pour parvenir à mûrir, détacher, et expulser une membrane qui fait plus ou moins partie de lui même, suivant l'époque à laquelle la fausse couche a lieu. On conçoit dès-lors comment les ruptures, les

crevasses, les lambeaux, peuvent donner naissance aux hydatides, aux flux de sang, à des écoulements purulents, aux inflammations, aux squirres et aux fausses couches subséquentes, comme le dit *Mahon*. Si le fœtus languit, et qu'il vienne à la lumière, les parents ne se livreront-ils pas au désespoir, toutes les fois qu'ils verront entre la vie et la mort leur enfant, qu'un peu plus de modération de leur part aurait avantagé d'une meilleure constitution? Les péritonites, celles connues sous le nom de *fièvres puerpérales*, assez fréquentes et dangereuses à la suite des couches, ne reconnaîtraient-elles pas, pour une de leurs causes, la débilité produite par les jouissances vénériennes, puisque les pathologistes admettent pour cette espèce tout ce qui débilite, comme les saisons humides, les mauvaises nourritures, les affections morales, les compressions abdominales, etc; et si, dans tous les cas, elles n'occasionnent pas de péritonite, au moins elles rendent les convalescences très-lentes. A present, qu'à des maux aussi horribles que réels, on ose opposer des femmes et des enfants qui leur ont échappé, nous assurerons toujours que ce sont des bienfaits rares de la nature, qu'il est imprudent d'attendre; que des individus sans frein se récriminent sur la difficulté d'en imposer aux desirs! A quel degré d'égoïsme ne faut-il pas être parvenu, pour préférer une courte jouissance, au plaisir, au besoin de donner à sa vieillesse un appui solide et vigoureux! Quoi! l'instinct fait respecter à l'animal ses intérêts, et votre raison ne peut vous éclairer sur les vôtres! Ah! croyez moi, voulez-vous voir le bonheur et la santé vous sourire; voulez-vous voir votre fils les partager; voulez-vous enfin être vraiment heureux? apprenez qu'il faut savoir se priver pour jouir; rendez vos plaisirs plus rares, vous en sentirez mieux le prix; la société y gagnera du côté de l'espèce, qui sera plus robuste; elle y gagnera du côté des mœurs, les ménages seront plus unis; car c'est la fréquence et la facilité des plaisirs, qui les dépouille de tous leurs charmes. Sans doute ces considérations vous persuadent, mais elles ne vous donnent pas encore le courage de dompter votre tempérament. Ne vous faites pas illusion, il est pour peu dans vos desirs, et l'habitude y est pour beaucoup : on

dort, on a appétit, parce qu'à telle heure on a l'habitude de dormir et de manger, etc. Il est donc facile, avec quelque attention, de tromper cette habitude. Le tempérament cédera aisément, non pas à un régime sévère ou minutieux, mais en vous gardant de ces aliments composés, stimulants, de ces mets que l'art a rendus si agréables à la vue, si suaves à l'odorat, si exquis au goût; en vous gardant de toutes lectures obscènes, où rien n'est mieux exprimé que le plaisir et toutes ses jouissances; en vous gardant de ces sociétés où la mordante satire et la grossière équivoque sont la base de la bruyante joie qu'on y voit briller. Ce genre de vie porte dans les sens le germe de toutes les passions, et est le prélude des orages du moral et du physique. Femmes, vous surtout si précieuses dans l'ordre civil et naturel, une nourriture saine, sans abus, des vêtements qui vous garantissent des vicissitudes de l'atmosphère, sans gêner le développement de la poitrine et de l'abdomen; de l'exercice sans fatigue; des jouissances qui remplissent les facultés de l'ame d'un bien-être général : voilà succinctement ce qui, dans toutes les conditions de la vie, vous assure la considération, la protection de l'état et de la société, l'affection de vos époux, et la tendresse de vos enfants.

SENTENCES D'HIPPOCRATE.

Tirées du livre de L'AIR, DES EAUX ET DES LIEUX.

1. Celui qui se propose de faire des recherches exactes en médecine, doit considérer, 1.° les effets de chaque saison; 2.° la nature des vents; 3.° les qualités des eaux. (N.° 1.)

2. En arrivant dans une ville qu'il ne connaît pas, il doit d'abord examiner avec soin son exposition, par rapport aux vents, et au différent lever ou coucher du Soleil..... Si le sol est nud et sec, ou couvert d'arbres, et humide; s'il est enfoncé et brûlé par des chaleurs étouffantes, ou si c'est un lieu élevé et froid..... Il doit enfin examiner le genre de vie et le régime auquel les habitants se plaisent davantage. (N.os 2, 4, 5.)

3. Instruit de ces circonstances, ou du moins de la plupart d'elles, le médecin sera en état de bien connaître la nature des maladies

particulières à la ville..... Il pourra même prédire, à mesure que l'année s'avance, tant les maladies générales qui doivent affliger toute la ville en été ou en hiver, que celles dont chacun de ses habitants est menacé en particulier..... En effet, l'état du ventre suit ordinairement le changement des saisons. (N.os 6, 7 et 8.)

4. Les maladies aiguës sont rares dans les villes où l'on a habituellement le ventre lâche. (N.° 13.) Au contraire, les hommes qui ont le ventre dur, doivent nécessairement y être sujets. (N.° 17.)

5. C'est en examinant la nature des différentes saisons, qu'on peut prévoir la plupart des effets qui doivent résulter de leurs variations; mais il faut surtout prendre garde à leurs changements les plus considérables...... Les plus grands, les plus dangereux changements arrivent pendant les quatre époques qu'on est convenu d'appeler les solstices et les équinoxes, mais surtout pendant le solstice d'été, et pendant l'équinoxe d'automne. (N.° 68.)

6. Les villes qui sont dans une belle exposition et qui ont de bonnes eaux, se ressentent moins de ces changements. (N.° 70.)

7. Ce qui contribue le plus à l'accroissement, à la bonté des productions de la nature, c'est une température égale, où tout se trouve en équilibre, et où rien ne domine avec excès. (N.° 73.)

8. La différence des peuples, soit *pour la forme*, soit *pour le caractère*, *la force* et *le courage*, vient des variations de leurs saisons, et de la nature du pays qu'ils habitent. (N.° 77.)

9. Les saisons, *les climats* modifient la forme et la nature de l'espèce humaine; et plus cette différence est considérable, plus il y a de variations dans la figure des hommes. (N.° 79.)

10. La liqueur séminale émane de toutes les parties du corps, et doit se ressentir du bon ou mauvais état de santé dans lequel elles se trouvent. (N.° 82.)

11. C'est dans la nature des saisons qu'il faut chercher la principale cause de la différence des peuples... Lorsque les saisons se ressemblent presque, et passent du chaud au froid d'une manière insensible, l'ame n'éprouve pas ces secousses vives, et le corps, ces changements violents qui impriment naturellement à l'homme un caractère plus farouche, plus indocile, et plus fougueux que s'il vivait dans une température toujours égale; car, ce sont les passages rapides d'un extrême à l'autre, qui éveillent les esprits de l'homme, et l'arrachent à son état d'inertie et d'insouciance. (N.° 85.)

12. C'est au défaut de pareils changements qu'il faut attribuer la pusillanimité des Asiatiques, et ensuite à la nature des lois auxquelles ils sont soumis. (N.° 86.)

13. Ni le corps, ni l'esprit ne peuvent supporter la fatigue dans les pays où les saisons n'amènent pas des changements très-sensibles. (N.° 97.)

14. L'humidité du tempérament, la mollesse et la froideur du ventre rendent naturellement l'homme peu propre aux fonctions de la génération. (N.° 103.)

15. Il en est de même des femmes qui ont le corps trop gras, trop humide, les menstrues irrégulières, rares, et peu abondantes... Ajoutez à cela l'aversion pour le travail, la mollesse et la froideur du ventre. (N.° 104.)

16. Les Scythes attribuent à Dieu la cause de cette impuissance, ou *effémination*, à laquelle ils sont sujets. Quant à moi, je pense que cette maladie vient de Dieu, de même que toutes les autres, et qu'il n'y en a pas de plus divines ou de plus humaines les unes que les autres, mais que chacune d'elles se forme d'après les lois de la nature, et qu'il n'en existe aucune qui ne doive son origine à des causes naturelles. (N.os 106 et 107.)

17. Partout où l'équitation est une occupation journalière, on trouve beaucoup de personnes sujettes aux fluxions chroniques des articulations, à la sciatique, à la podagre, et inhabiles aux plaisirs de l'amour. (N.° 112.)

18. Les autres Européens diffèrent les uns des autres de forme et de nature, à cause des variations aussi grandes que fréquentes de leurs saisons. (N.° 114.)

19. Ce que je viens de dire à l'égard de la forme, peut aussi s'appliquer aux mœurs...... Une température toujours égale favorise l'indolence, au lieu que, dans un climat variable, le corps et l'esprit se portent volontiers à l'exercice et au travail qui augmentent le courage, de même que la paresse et l'inaction inspirent la lâcheté. (N.° 116.)

20. Partout où les saisons éprouvent fréquemment des variations considérables, on rencontre des hommes bien différents les uns des autres, tant pour la forme que pour la constitution morale et physique. (N.° 123.)

21. Les variations dans les saisons sont les causes les plus puissantes de la différente nature des hommes. Vient ensuite la qualité du sol d'où on tire sa subsistance, et celle des eaux dont on fait usage. Il est de fait que la constitution physique et morale de l'homme est, pour l'ordinaire, modifiée par la nature du sol qu'il habite. (N.° 124.)

22. L'influence du sol ne se borne pas aux hommes; elle a également lieu sur toutes les productions de la terre. (N.° 126.)